Ακαδημία Αθηνών / Academy of Athens

DU «MOI» ET DE L'«AUTRE» DANS LA PHILOSOPHIE DU PORTIQUE

Selon Max Pohlenz, le Stoïcisme serait un mouvement intellectuel qui, évoluant continuellement et s'adaptant aux temps et aux individualités, eut une influence décisive sur les idées, les sentiments et les actes humains pendant un demi-millénaire et bien au-delà[1].

En ce qui concerne «les temps» auxquels Pohlenz fait allusion, il s'agit évidemment de la fin du IVème siècle avant J.-C. Quant à l'influence décisive exercée par le Stoïcisme sur les idées, les sentiments et les actes humains, celle-ci découle d'une nouvelle conception de la réalité, dévoilée par le biais que cette philosophie venait offrir.

Les Stoïciens, on le sait, se sont-ils construit une théorie leur étant permis d'établir que l'homme est capable de capter le sens du monde extérieur, mais qu'en même temps cette connaissance le conduit à une perception continue de soi (συναίσθησις), à une sorte de toucher intérieur[2]. La familiarisation qu'entraîne cette connaissance de soi chez l'être vivant, débouche sur la théorie de l'οἰκείωσις[3]. Il s'agit, en effet, de l'inclination première de l'animal à se conserver, vu que la nature l'attache à lui-même, dès sa naissance; comme Diogène Laërce le souligne, la nature qui l'a créé, le rend proche de lui-même, tout en lui enseignant à éviter ce qui est susceptible de lui nuire et à accepter ce qui lui convient parce qu'il lui appartient au propre[4]. Doué de raison, l'homme est la créature la plus parfaite. La raison, affirment les Stoïciens, est un artisan qui s'ajoute à l'inclination; il se trouve en nous et grâce à lui nous sculptons notre propre mode de vie, fondé sur le respect de nous-mêmes et aussi des autres. Cet art de vivre commence donc par l'amour de soi et se prolonge en amour du genre humain. Plus précisément, selon le té-

---

1. Cf. M. POHLENZ, *La Stoa. Storia di un movimento spirituale*, prés. V. E. Alfieri, (tr. it. O. de Gregorio), Firenze, La nuova Italia, 1967, t. I, p. 333.

2. Cf. AETIUS, *Plac.*, IV, 8, 7 (=*S. V. F.*, II, 852). Cf. A.-J. VOELKE, *Les rapports avec autrui dans la philosophie grecque d'Aristote à Panétius*, Paris, Vrin, 1961, p. 108.

3. PORPHYRIUS, *de Abstin.*, III, 19 (=*S. V. F.*, I, 197): «οἰκειώσεως πάσης καὶ ἀλλοτριώσεως ἀρχὴ τὸ αἰσθάνεσθαι». Cf. C. LÉVY, *Les philosophies hellénistiques*, Paris, Librairie Générale Française, 1997, pp. 160-161.

4. Cf. DIOGÈNE LAËRCE, (désormais: D. L.) VII, 85.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

Ακαδημία Αθηνών / Academy of Athens

moignage de Porphyre, les élèves de Zénon firent de l'οἰκείωσις le principe de la justice[5]. Hiéroclès, le stoïcien d'Alexandrie, représente schématiquement ce même mouvement qui débute en nous-mêmes et s'amplifie vers nos proches, pour s'accomplir en amour de l'humanité, en recourant à la géométrie. À l'οἰκείωσις instinctive, il assigne la forme d'un cercle restreint qui s'élargit selon les relations et l'évolution intellectuelle de l'individu, pour, enfin, devenir un cercle immense qui embrasse l'ensemble du genre humain. Il est aisé de montrer qu'au terme de ce mouvement, on atteint, pour ainsi dire, une assimilation générale: étant concentriques, tous les cercles coïncident avec le moindre d'entre eux; tous les hommes, indépendamment de leur race ou de leur place sociale sont réunis au même degré par l'οἰκείωσις. Tel est le processus qui conduit de l'οἰκείωσις à l'ἐξομοίωσις[6].

Cette doctrine avait été exploitée au départ, par Zénon, le fondateur du Stoïcisme, qui, dans son ouvrage de jeunesse intitulé *Πολιτεία*[7], aurait donné forme au rêve confus d'une constitution parfaite, fondée sur la philosophie. Il inviterait tous les hommes à ne plus vivre séparés en cités ou en communautés régies par des lois différentes et à considérer l'humanité tout entière comme une seule communauté politique[8]. La théorie de Zénon, au dire de Plutarque, fut mise en pratique par Alexandre[9].

L'accès de l'homme à cette nouvelle société dépend de ses qualités intellectuelles qui constituent, précisément, les qualités du sage. Ceux qui manquent de vertu, seront des esclaves, étrangers les uns aux autres: les parents à leurs enfants, les frères à leurs frères, les proches à leurs proches[10]. La cité

---

5. Cf. PORPHYRIUS, *de Abstin.*, (=*S. V. F.*, I, 197): «... τὴν δὲ οἰκείωσιν ἀρχὴν τίθενται δικαιοσύνης οἱ ἀπὸ Ζήνωνος». Sur ce sujet cf. J. M. RIST, Zeno and Stoic Consistency, *Phronesis*, V. 22, t. II, 1977, pp. 161-174, notamment pp. 172-173. Cf, aussi. K. BERTHELOT, *L'"humanité de l'autre homme" dans la pensée juive ancienne*, Leiden-Boston, Brill, 2004, p. 37 et n. 90.

6. Cf. A.-J. VOELKE, *op. cit.*, p. 113.

7. Les savants divergent quant à la date d'écriture de cet ouvrage zénonien. Selon Diogène Laërce, VII, 4, Zénon avait écrit ce traité quand il était encore élève de Cratès le cynique; c'est pourquoi l'on disait que Zénon l'avait écrit sur la queue du chien. Ce qui tend à prouver que sa rédaction serait antérieure à la fondation de son École; S. HUSSON, Le convenable, les passions, le sage et la cité, dans *Lire les Stoïciens*, Paris, PUF, 2009, pp. 115-131 (p. 129 et n. 2). Cf. G. BOYS-STONES, Eros in Government: Zeno and the Virtuous City, *The Classical Quarterly*, V. 1, 48, 1998, pp. 168-174, notamment, p. 168 et n. 1.

8. PLUTARQUE, *La fortune ou la vertu d'Alexandre*, I, 6, 328 F.

9. En effet, alors qu'Aristote, son précepteur, lui conseillait de traiter les Grecs en chef et les Barbares en maître, il regroupa en un ensemble les éléments épars du monde, mêla et recomposa dans une coupe d'amitié l'ensemble des mœurs et des coutumes les plus diverses et voulut que regardassent la terre comme leur patrie, les gens de bien comme leur étant attachés par des liens de parenté et seuls les méchants comme des étrangers. Cf. IDEM, *Ibid.*

10. D. L. VII, 32.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

Ακαδημία Αθηνών / Academy of Athens

stoïcienne est habitée uniquement par des sages qui, grâce à leur sagesse, sont à la fois citoyens, amis, proches et, surtout, libres[11]. Zénon est sans doute conscient du rôle décisif que l'exercice intellectuel serait invité à jouer dans ce coin de l'univers, où les transformations politiques avaient altéré, voire défiguré, le modèle de la cité classique, imposé depuis longtemps. En bon précepteur, le fondateur du Stoïcisme, invite ses élèves à soustraire leur regard aux événements qui se déroulent devant leurs yeux et à le diriger vers la nature, afin de saisir le spectacle de son éternelle transformation. Il faut considérer du même regard ce qui se produit dans le monde des humains. Il faut vivre l'analogie entre les phénomènes naturels et les phénomènes politiques, civils ou familiaux. Aussi dans son traité *Περὶ ἀνθρώπου φύσεως*, Zénon affirme-t-il qu'il s'agit de vivre en accord avec la nature, c'est-à-dire selon la vertu. En effet, la nature nous conduit à la vertu[12] et cet accord entraîne le bonheur.

Vivre en accord (ὁμολογουμένως) avec soi-même, selon Zénon, et, selon Chrysippe, vivre en accord avec la nature, implique, un processus rationnel d'entente entre ce qui se passe dans le monde humain et ce qui se passe dans l'univers. L'homme est invité à se laisser mener par la nature (à savoir, par la raison) vers les autres, après avoir modifié son critère d'évaluation, afin d'extraire du sensible la raison universelle qu'il contient[13]. En définitive, il lui reste à concevoir le lien qui existe entre lui et la nature: l'ὁμολογία entre sa personne et l'univers. Pour ce faire, il doit comprendre les «règles» de la nature.

> «On ne peut porter de jugements vrais sur les biens et les maux sans connaître le système entier de la nature et de la vie des dieux, ni savoir si la nature humaine est ou non d'accord avec la nature universelle. Et l'on ne peut voir, en dehors de la physique, l'importance des anciennes maximes des sages: "Obéis aux circonstances; suis les dieux; connais-toi, toi-même; rien de trop". Seule la connaissance de cette science est en mesure de nous enseigner ce que peut la nature dans la pratique de la justice, dans la conservation de nos amitiés et de nos attachements»[14].

Cette description cicéronienne du sage est également confirmée par une métaphore due, cette fois, à Sénèque, qui identifie la sagesse aux autres arts, dans la mesure où, elle aussi, conduit, de par ses qualités, à un art de vivre.

---

11. D. L. VII, 33. Cf. D. SEDLEY, Les dieux et les hommes, dans *Lire les Stoïciens*, Paris, P.U.F., 2009, pp. 79-97 (p. 92).

12. D. L. VII, 87. Cf. sur la formulation exacte de cette sentence zénonienne G. ROMEYER DHERBEY, «Vivre en accord avec la nature» ou «Vivre en accord avec Zénon»?, *Philosophie Antique*, n. 5, 2005, pp. 49-64 (pp. 57-60).

13. P. RODRIGO, La politique stoïcienne: contradictions internes et continuité de la doctrine, *Philosophie*, n. 25, 1990, pp. 39-60, notamment, p. 43.

14. Cf. CICÉRON, *Des fins des biens et des maux*, III, 73, XXII (tr. par É. Bréhier) dans *Les Stoïciens*, Paris, Gallimard, éd. de la Pléiade, 1962, p. 289.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

Ακαδημία Αθηνών / Academy of Athens

Pour devenir sage (ou bon artisan), il faut, nous dit Sénèque, se conformer à des préceptes, comme c'est le cas pour tous les arts, celui du pilote, par exemple; car «en tout métier, les préceptes forment l'artisan. Ils produiront donc les mêmes effets sur celui dont le métier est le bien vivre»[15].

Zénon et ses disciples ont défini la qualité de vie de l'homme par une analogie. Ils établissent qu'elle ressemble à la descente tranquille des eaux d'une rivière: εὔροια βίου[16]. Il s'agit de la faculté de découvrir le démon bienveillant et vertueux qui loge en nous, de l'εὐδαιμονία, qui la décrivent aussi comme une manière d'être en accord avec la raison, ou bien comme l'acquisition de la science de *vivre selon la nature*. Ainsi, on pourrait parler d'un chef d'œuvre intellectuel, créé moyennant l'homologie entre mondes extérieur et intérieur; d'une synthèse de la réalité qui loge en nous et de la réalité diffuse dans l'univers, celle-ci étant conçue à travers le processus de la connaissance, qui s'effectue par l'accord instauré entre la nature humaine et celle de l'univers. Plutarque souligne qu'il s'agit là de la manière d'être la plus noble et la plus divine d'exister chez l'homme, celle qu'il conçoit comme la justesse du raisonnement, le degré le plus élevé que puissent atteindre une nature raisonnable et la disposition d'une âme exempte de tout conflit[17]. Ainsi réconcilié avec lui-même, l'homme est prêt à habiter la cité des sages. Les Stoïciens définissent d'ailleurs le monde comme une cité habitée aussi bien par des dieux que par des hommes, réunis au sein d'une communauté conduite par la raison. Dans cette cité, si merveilleusement organisée, il n'y a plus de place pour les méchants. Tout citoyen méchant en est exclu: il est exilé (φυγάς), privé de maison (ἄοικος) et de cité (ἄπολις)[18]. Incapable de faire partie de la cité des Sages, le méchant, pour être privé de la maîtrise de soi, est rendu esclave et pauvre[19]. En revanche, tous les biens sont offerts au sage qui est soustrait aux maux[20], du moment, où son impulsion naturelle, devenue raison, l'amène à l'état d'indépendance divine, où il ne peut, pas plus que la raison universelle, être atteint par les maux[21]. Étant sociable ne vit pas isolé dans le désert; un citadin (ἀστεῖος), un homme de l'ἄστυ, de la cité, il sait se comporter en homme civilisé en respectant la loi, produit celle-ci de la cité[22].

---

15. SÉNÈQUE, *Lettres*, 95, 7 (éd. P. Veyne, Paris. Robert Laffon, 1993, p. 952).

16. STOBÉE, *Ecl.*, II, p. 77, 20 W. (=*S. V. F.*, I, 184).

17. PLUTARQUE, *Comment lire*, Paris, Les Belles Lettres, 1987, 24 D (p. 114)

18. PHIL., *de Gigantibus*, § 67, vol. II, p. 55, 5, Wendl., (= *S.V.F.*, III, 680).

19. STOB., *Ecl.*, II, 101, 14, W (= *S.V.F.*, 593); SEXT. EMP., *Adv. Math.*, XI, 170 (=*S.V.F.*, III, 598).

20. Cf. aussi M. DARAKI, *Une religiosité sans Dieu. Essai sur les stoïciens d'Athènes et saint Augustin*, Paris, La découverte, 1989, pp. 61-62.

21. Cf. É. BRÉHIER, *Chrysippe et l'ancien stoïcisme*, Paris, Gordon & Breach, 1971³, p. 226.

22. Cf. STOB., *Ecl.*, II, 7, p. 96 Wachsm. (= *S.V.F.*, III, 613).

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

Ακαδημία Αθηνών / Academy of Athens

Zénon, dans sa *Πολιτεία*, considérait l'Amour (Ἔρως) comme le dieu de l'amitié et de la liberté; à ses yeux, ce dieu se confond même avec la Providence, car il veille à la concorde, étant le dieu coopérant qui garantit la protection de la cité[23]. En qualité de puissance qui accorde les choses entre elles, il passe souvent pour instaurer l'ordre, éliminer les antinomies et apporter la conformité et l'amitié[24] entre les hommes. On sait par ailleurs qu'Ἔρως, selon une théorie qui remonte au moins jusqu'à Hésiode et se perpétue jusqu'à l'époque hellénistique[25], est une puissance primitive, dont l'existence est nécessaire à l'établissement de l'ordre du monde. En attribuant à Ἔρως toutes les qualités de cohérence civile, Zénon a précisément voulu montrer que c'est uniquement à travers des rapports d'affection et d'amitié que l'on peut vivre en conformité avec la nature, dans une cité régie par l'ordre et l'égalité[26]. Mais ces principes sont plutôt imposés par les lois naturelles que par des lois civiles. C'est la Nature, nous dit Cicéron, qui nous dispose à former des cités. C'est la même Nature qui nous enseigne à respecter et à protéger nos proches; c'est la Nature, enfin, qui nous a liés et associés, afin de former une communauté politique; s'il n'en était pas ainsi, il n'y aurait place ni pour la justice ni pour l'honnêteté[27].

C'est dans ce contexte de respect absolu des besoins et des libertés des autres, qu'il faut envisager la liberté du sage, qui se résume dans la phrase de Zénon, relative à l'homme de bien qui est censé être libre d'agir à sa guise[28]. Il s'agit d'une nouvelle définition de la liberté du sage, fondée à sa constitution morale[29]. Grâce à cette sagesse morale le stoïcien suit la loi naturelle. Chrysippe fait allusion à cette loi dans son traité *Περὶ τοῦ καλοῦ*, où il établit que la justice existe par nature et non par convention, tout comme la rectitude du raisonnement[30]. Les Stoïciens affirment que le monde est régi, selon une compassion (συμπάθεια) totale, qui fait que tous ceux qui l'habitent sont liés entre eux. Tous ont accès à la sagesse et peuvent y participer, dès lors que «la vertu peut être enseignée»[31], indépendamment de

---

23. ATHENAEUS, XIII, 561, C. (=*S.V.F.*, I, 263).
24. Cf. G. BOYS-STONES, *op. cit.*, p. 170, n. 8.
25. Cf. *L.I.M.C.*, V. III, 1, Atherion-Eros.
26. Cf. sur ce point, K. BERTHELOT, *op. cit.*, p. 40: «On ne peut, toutefois s'empêcher de conclure qu'une certaine tension perdure entre d'une part une vision universaliste de l'homme et d'autre part une approche qui conjugue dichotomie et élitisme».
27. Cf. *Des fins* ..., III, XIX, 64; XX, 66.
28. D. L. VII, 121.
29. Cf. D. SEDLEY, *op. cit.*, p. 92: «Selon leur nouvelle définition de la liberté, seul le sage est «libre», grâce à son invulnérabilité morale...».
30. D. L. VII, 128.
31. Cf. D. L. VII, 91. Les Stoïciens s'alignent ici sur la thèse socratique selon laquelle la vertu peut être enseignée (διδακτόν): cf. par exemple PLATON, *Ménon*, 70 a.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

Ακαδημία Αθηνών / Academy of Athens

classe sociale, de race ou de sexe. Ils affirment aussi que personne n'est esclave par naissance et qu'il n'y a pas de différence entre la vertu de l'homme et de la femme; par conséquent, il est accordé aux femmes, autant qu'êtres humains, de philosopher[32].

Ils enseignaient, en outre, que tout homme peut améliorer ses qualités intellectuelles par le travail. Cette constatation marque une rupture avec le monde classique, où le travail était sous-estimé et réservé aux métèques et aux esclaves. Désormais, on voit Cléanthe, le pugiliste d'Assos, s'adonner avec complaisance à diverses tâches: puiser de l'eau la nuit dans le jardin; cuire du pain chez la marchande de farine, pour gagner de l'argent, afin de s'initier, pendant la journée, à la philosophie stoïcienne[33]. Et, par ailleurs, on voit le roi Antigone fréquenter la *Stoa Poikilè*, se mêler aux autres élèves de l'École sans se soucier de leur statut social; admirer Zénon et Cléanthe, accepter Persée de Cittium, esclave et élève de Zénon[34], comme précepteur du prince royal Alcyonée[35]. De même, Épictète nous montre Zénon partant à la rencontre d'Antigone sans s'émouvoir le moins du monde, le roi n'ayant de pouvoir sur rien de ce que le philosophe appréciait et ce dernier n'ayant pas la moindre considération pour ce que le roi possédait[36]. On constate, enfin, que le peuple d'Athènes accorde à Zénon, le métèque de Cittium, le droit du citoyen athénien par respect pour sa vie vertueuse et son œuvre philosophique, étant donné qu'il a été toujours un homme de bien, exhortant les jeunes à la tempérance et les incitant à la vertu[37].

Quand on demanda à Zénon ce qu'est un ami, il répondit: «un autre moi-même»[38]; et, de fait, les Stoïciens enseignaient que l'on doit à son prochain non seulement son amitié, sa familiarité, mais encore de lui indiquer le chemin de la vertu, en entendant par là que personne ne saurait nuire davantage à l'homme que lui-même[39]. La voie qui mène au respect d'autrui débute par le respect de soi et s'y termine; il s'agit, en définitive, de se réconcilier (συμφιλίωσις) avec soi-même, et de découvrir l'*autre*, l'artisan qui loge en nous, qui est à nous et qui nous fait découvrir l'art de vivre en communauté avec les autres.

Pour clore cette réflexion, voici une phrase du penseur allemand, avec qui

---

32. CLEMENS AL., *Strom.*, IV, 8, p. 590 (=*S.V.F.*, III, 254).
33. Cf. D. L. VII, 168.
34. Cf. D. L. VII, 13; cf aussi T. DORANDI (a cura di), *Filodemo, Storia dei filosofi: La stoà da Zenone a Panezio* (*P. Herc.* 1018), Leiden-New York-Köln, E. J. Brill, 1994, p. 11.
35. D. L. VII, 36.
36. ÉPICTÈTE, *Entretiens*, II, XIII, 14, dans *Les Stoïciens*, Paris, Gallimard, 1962, p. 912.
37. D. L. VII, 11.
38. D. L. VII, 23.
39. Cf. L. EDELSTEIN, *op. cit.*, p. 68.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

Ακαδημία Αθηνών / Academy of Athens

nous avons engagé le débat, laquelle, estimons-nous, contient toute la doctrine stoïcienne sur les rapports entre les hommes: «Zénon a soumis la loi rationnelle à la raison de tout le monde, introduisant ainsi dans la pensée occidentale l'idée du droit naturel qui, sans distinction de nation ou de statut social, enchaîne tous les hommes entre eux»[40].

M. PROTOPAPAS-MARNELI
(Athènes)

ΠΕΡΙ ΤΟΥ «ΕΓΩ» ΚΑΙ ΤΟΥ «ΑΛΛΟΥ» ΣΤΗ ΣΤΩΙΚΗ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑ

Π ε ρ ί λ η ψ η

Κατὰ τοὺς Στωικοὺς ὁ ἄνθρωπος ἑνώνεται μὲ τοὺς ὁμοίους του διὰ τῆς λογικῆς. Ἑπομένως ἐθνικὲς ἢ κοινωνικὲς διακρίσεις ἀδυνατοῦν νὰ ὁριοθετήσουν τὶς σχέσεις μας πρὸς τοὺς ἄλλους. Ἡ ἀπάντηση τοῦ Ζήνωνος ὡς πρὸς τὸν χαρακτηρισμὸ τοῦ φίλου ὡς «ἄλλος ἐγώ» παραπέμπει στὴ στωικὴ θεωρία, σύμφωνα πρὸς τὴν ὁποία μόνον οἱ σοφοί (τουτέστιν οἱ ἐνάρετοι) ἀπὸ τοὺς ἀνθρώπους εἶναι δυνατὸν νὰ συμβιώσουν ἐντὸς ἑνὸς κόσμου ποὺ διέπεται ἀποκλειστικῶς ἀπὸ τοὺς νόμους τῆς λογικῆς. Στὸ πλαίσιο αὐτὸ ἡ παροῦσα μελέτη προσπαθεῖ νὰ ἀναδείξει πτυχὲς τῆς στωικῆς φιλοσοφίας, οἱ ὁποῖες ἐπιβεβαιώνουν τὴν ἀνωτέρω θεωρία περὶ ἀποκλειστικῆς συνυπάρξεως τῶν σοφῶν, καθόσον μόνον αὐτοὶ εἶναι σὲ θέση νὰ ἀντιληφθοῦν τοὺς συμπαντικοὺς νόμους ἀπὸ τοὺς ὁποίους διέπεται ὁ κόσμος, ἐντὸς τοῦ ὁποίου συμβιοῦν θεοὶ καὶ ἄνθρωποι.

Μαρία ΠΡΩΤΟΠΑΠΑ-ΜΑΡΝΕΛΗ

---

40. Cf. M. POHLENZ, *op. cit.*, p. 332.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ